Document généré le 12 oct. 2024 06:29

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Festival international de la littérature, Académie des lettres du Québec

Sébastien Lavoie

Numéro 125, printemps 2007

URI : https://id.erudit.org/iderudit/36664ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Lavoie, S. (2007). Compte rendu de [Festival international de la littérature, Académie des lettres du Québec]. *Lettres québécoises*, (125), 57–58.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

FIL : les noces de soie

Au mois de septembre dernier, la littérature et les arts ont renouvelé leurs vœux sous les auspices du Festival international de la littérature.

Des midis littéraires, des apéros poétiques, des lancements, des ateliers qui sont autant de rencontres entre la littérature et les autres formes d'art... On parle bien du Festival international de la littérature (FIL) durant lequel, cette année, on commémorait les dix ans de la mort de Marguerite Duras et de Gaston Miron, la première, avec un spectacle constitué d'épîtres à cette grande figure de la littérature (*Chère Duras*), une rétrospective à la Cinémathèque et la présentation de la pièce *La maladie de la mort*, avec Fanny Ardant. On a dédié à Miron la dernière des dix journées du festival avec une marche (à l'amour, bien sûr), suivie d'un « 5 à 7 festif et musical » et d'une soirée hommage au Cabaret La Tulipe. Deux spectacles ont particulièrement tranché dans la masse des événements présentés, deux rendez-vous où la poésie était à l'honneur :

JOSÉ ACQUELIN

10 ans de « 5 à souhaits »

Le dernier vendredi, le 22, on fêtait les dix ans des « 5 à souhaits », ces apéros poétiques conçus et animés avec bonheur par José Acquelin où, depuis les débuts, plus de 300 auteurs sont passés devant le piano *psychédélisé* de Pierre Saint-Jak et d'un musicien invité. Pour cet anniversaire, José Acquelin a réuni la crème des poètes et les a fait défiler au son des meilleurs musiciens (dont Normand Guilbeault et Jean Derome). L'espace manque pour bien parler de la soirée ; je n'en rapporterai que l'essentiel : Jean-Sébastien Larouche, dont le texte percutant m'a stoppé net dans mon mouvement vers le coin des fumeurs.

Je retiens aussi la performance musicale livrée par José Acquelin et Guy Marchamps, le premier à la guitare, le second comme chanteur et danseur. « Le poisson-lune », d'inspiration guadalajarienne, a été écrit à la suite d'une expérience vécue par les auteurs sur une plage du Mexique. Le résultat : un monument comico-kitch aux accents tragiques et au refrain aussi envoûtant que persistant. Après avoir vu la chorégraphie, il m'est très difficile d'affirmer que l'alcool n'a que du mauvais !

Le dernier moment fort, le dernier moment tout court, s'est produit lorsqu'un vieux monsieur basané est monté sur scène. Son français était laborieux, mais j'ai compris qu'il présentait un poème où il était question du ventre de la mère, d'Anastasia da Sousa et « même » de Kimveer Gill. Il y avait un drame, une déchirure, mais je n'ai pas bien compris. Hossein Sharang, poète d'origine iranienne, est devenu une plainte, qui rappelait celle que lancent les muezzins du haut des minarets, et la salle s'est laissé transporter par cet homme qui se liquéfiait sur place. Quand il a eu fini, il est descendu de scène, il a essuyé une larme et il est retourné à sa place. Un moment de grâce était passé.

Avalanche de sandwichs à la cinquième salle

Après les poètes eux-mêmes, ce sont les comédiens qui ont livré la poésie (et quelques chansons et quelques danses et quelques sandwichs) le lendemain soir. Le programme, qui promettait de faire subir à la soirée de poésie traditionnelle « un traitement-choc » (oh ! le joli cliché !), n'a même pas réussi à décevoir. Malgré l'heure tardive, 23 heures, ce sont des enfants qui nous ont accueillis. Emphatiques, charmants, se chamaillant pour guider le spectateur vers le meilleur siège, parfois dictatoriaux, toujours candides (« le spectacle dure de deux à trois heures et nous on dure trente minutes ! » m'a lancé l'un d'eux), ils valaient à eux seuls le détour (à 25 $ le billet, il faudrait sans doute nuancer, mais il en va d'un représentant de *Lettres québécoises* comme, jadis, d'un mousquetaire au théâtre : il ne paie pas !).

Le spectacle s'est ouvert par une longue table, sur laquelle étaient disposées plusieurs piles de feuilles. La vingtaine de « passeurs de poésie » est entrée en scène et a entrepris d'essaimer ces pages. Le ton était donné pour une remarquable avalanche poétique. Tout était juste, tout était soigneusement désordonné, tout coulait de source, tout s'enchaînait à la perfection. Ça s'appelait *Poésies, sandwichs et autres soirs qui penchent*. Une idée de Louis Mauffette (qui signait aussi la direction artistique avec la « complicité essentielle » de Francis Ducharme). Les sandwichs (ainsi que le punch — pour faire pencher la soirée), c'était pour la fin du spectacle, au cours duquel le quatrième mur a été brisé et où les spectateurs ont été conviés à aller rejoindre les interprètes sur scène.

En vrac

J'ai aussi assisté à une reprise du spectacle *Le feu et la glace*, à une lecture par Danielle Panneton et Vincent Davy du roman *Mademoiselle et le lieutenant anglais* d'Anne Hébert. Une très bonne performance des lecteurs, tellement bonne qu'ils ont presque réussi à me faire oublier à quel point je trouve Anne Hébert insupportable.

Aussi, au menu, *80 ans d'engagement pour la liberté d'expression*, présenté par le PEN-Québec, cet organisme venant au secours de tous ceux que la plume a envoyés en prison. Là, comme lors d'autres soirées — *Chère Duras*, *Les arts dans les lettres* (des écrivains lisant des textes où il est question des autres formes d'art) et *Grand ciel bleu par ici* (spectacle-hommage au Canada français) —, tout n'était pas juste, tout — pour ne pas dire tous — n'était pas à sa place. Souvent, le texte n'arrivait pas à mes oreilles et je me retrouvais la gueule à l'air, tâchant d'attraper çà et là une image au passage. Mais peut-être est-il préférable que le spectacle ne soit pas impeccable et que l'on puisse entendre le plus grand nombre de poètes possible.

ALQ : la censure, c'est pas beau

« Les intellectuels sont accusés d'être absents des débats publics. L'accusation vient des médias. Pourtant, des intellectuels sont réunis ici et les médias n'y sont pas. »

C'est avec ces mots que Claude Lévesque a accueilli les auditeurs du 24e Colloque des écrivains de l'Académie des lettres du Québec (ALQ). L'auditoire a eu un petit rire complice, mais moi, je me suis senti vaguement vexé. Vexé parce que le thème de ce colloque était « La censure aujourd'hui », que j'y étais à titre de

représentant de *Lettres québécoises* et que la négation de l'autre me semble proche parente de l'acte de censure.

CLAUDE LÉVESQUE

Remarquez qu'il y a beaucoup de dépit dans l'affirmation de monsieur Lévesque. S'il s'est permis d'affirmer avec autant d'aplomb qu'il n'y avait pas de médias dans la salle, c'est que presque toutes les personnes présentes lui étaient connues. En fait, trois catégories d'individus étaient là : ceux qui gravitent autour de l'Académie, leurs invités et les autres. Monsieur Lévesque tutoyait le premier groupe, donnant du Paul (Chamberland) à sa gauche, du Catherine (Mavrikakis) à sa droite, accentuant pour les autres l'impression que se donnait devant eux une fête à laquelle ils n'avaient pas été conviés.

Il faut dire que la feuille d'invitation bâclée n'a pas aidé non plus : l'un n'était pas historien, l'autre n'est pas venu (mais je n'ai pas saisi le nom de celui qui l'a remplacé) et le dernier n'était pas écrivain (par ailleurs, le site Internet de l'Académie n'éclairait pas davantage le profane : « L'horaire du colloque sera affiché sous peu », y était-il encore écrit, un mois plus tard). Je n'ai donc pas toujours compris qui prenait la parole ou à quel titre, et la clarté de mes notes s'en ressent.

Voilà pour la forme du colloque. Sur le fond, la journée a débuté par un exposé à deux voix, celles des psychanalystes René Major et Chantal Talagrand, intitulé *Les voix de la censure*. L'exposé semble avoir retenu l'attention de plusieurs auditeurs ; « Paul », lui-même, m'en a dit le plus grand bien en finissant sa cigarette. Si vous voulez vous en faire une idée, vous retrouverez l'intégrale audio sur le site Radio Spirale, sous l'onglet « Mondes contemporains[1] ».

Outre le lancement de *Freud, biographie*, des mêmes psychanalystes, on a eu droit à trois tables rondes où sept intervenants de divers horizons sont venus cerner la censure et dire son horreur. On l'a nommée, on a discrédité ses actions passées et présentes et on a décrit l'angoisse que l'évocation du seul mot provoque. Pour résumer, disons que la censure est passée de religieuse à juridique, d'étatique à individuelle, de globale à locale, et que le littéraire jouit actuellement d'une certaine impunité. On censure par rectitude politique, par excès de réalité et d'information (Youtube.com est l'incarnation du « bruit »).

J'étais curieux de voir si quelqu'un allait réfléchir sur les effets vertueux de la censure, mais ce n'était pas dans le ton de la journée. Tout au plus, un intervenant s'est-il risqué à citer Jean-Christophe Ruffin : « Interdire les livres, c'est les rendre désirables. » N'empêche que la question se pose. Lirait-on encore La Fontaine s'il avait pu nommer les vrais protagonistes de ses fables ? Et Dany Laferrière ? S'il n'avait pas été contraint de s'exiler, aurait-il pu écrire *Vers le Sud* ? En ce sens, il me semble que la censure n'est pas ce mal absolu que l'on a décrié. D'ailleurs, pour conclure la journée, Georges Leroux est venu rappeler que l'absolu de la censure est impossible parce que, même efficace, elle ne peut qu'être partielle. Elle sera nécessairement contournée parce qu'elle suscite immédiatement des réseaux clandestins. À preuve : même « absent », j'ai réussi à écrire ce papier.

1. http://www.spiralemagazine.com/radio_spirale/01_monde.html

les écrits

La doyenne des revues littéraires au Québec

Fondée en 1954 par Jean-Louis Gagnon, la revue *Les écrits* – connue auparavant sous le titre *Écrits du Canada français* – publie des textes inédits de nombreux écrivains du Québec et de la francophonie.

nº 118

DÉCEMBRE 2006

André Brochu
Paul Beaulieu
Roland Bourneuf
Jean Portante
Luc Bureau
François Hébert
Suzanne Myre
Benoit Jutras
Mélanie Vincelette
Alain Médam
Sonia Ristic
Moha Souag
Diane-Ischa Ross

En vente dans toutes les librairies. Le numéro : 10 $.

ABONNEMENT D'UN AN (TROIS NUMÉROS) :

☐ RÉSIDENTS DU CANADA 25 $
☐ INSTITUTIONS 35 $
☐ RÉSIDENTS DE L'ÉTRANGER 35 $

NOM

ADRESSE

VILLE CODE POSTAL

TÉLÉPHONE

Ci-joint un chèque à l'ordre de *Les écrits*.
À retourner à l'adresse suivante :

les écrits
Case postale 87. Succursale Place du Parc
Montréal (Québec) H2X 4A3
Téléphone : (514) 499-2836
Télécopieur : (514) 499-9954
lesecrits@internet.uqam.ca